

Jean-Luc Coatalem

LE GRAND JABADAO



« *une comédie armoricaine* »

le dilettante

Le Grand Jabadao

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Gouverneur d'Antipodia, 2012

Suite indochinoise, 1999

Les Beaux Horizons, 1997

Triste sire, 1992

Zone tropicale, 1988

AUX ÉDITIONS GRASSET

Nouilles froides à Pyongyang, 2013

Le Dernier Roi d'Angkor, 2010

Il faut se quitter déjà, 2008

La Consolation des voyages, 2004

Je suis dans les mers du Sud, 2001

Le Fils du fakir, 1998

Mission au Paraguay, 1996

Tout est factice, 1995

Villa Zaouche, 1994

AUX ÉDITIONS STOCK

La Part du fils, 2019

Mes pas vont ailleurs, 2017

Fortune de mer, 2015

Jean-Luc Coatalem

Le Grand Fabadao

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2022
ISBN 979-10-308-0062-3
Couverture: le dilettante

Le jabadao est une danse traditionnelle de Basse-Bretagne. Son nom viendrait du breton *jabad* : sarabande. Au siècle dernier, elle n'avait pas bonne presse auprès du clergé qui la considérait comme une danse endiablée, pleine de cris et de bonds, tournant parfois en mêlée, et où permutaient allègrement les couples. Par extension : désordre, tumulte ou tapage.

*Ce soir, quelle est ma méprise,
Qu'avec tant de tristesse,
Tout me semble beau ?*

Arthur Cravan

I

On n'est jamais à l'abri d'un miracle, aimais-je à me répéter, en remontant à pied le long de la Seine, vers le Grand Louvre. Comment ne pas se souvenir, par exemple, du *Patient évanoui* de Rembrandt, retrouvé, entre faitouts et casseroles, au fin fond de l'État du New Jersey? Ou de cette huile non attribuée, *Paysanne devant une chaumière*, qui se révélera être un Van Gogh, avec une estimation à quinze millions de dollars! Ou encore, sur le site du Bon Coin, cette peinture noircie et craquelée, *Soir d'été*, proposée à seulement sept cents euros? Tout aurait dû pourtant alerter les propriétaires : toile numérotée au dos, datée de 1864, cadre avec serrage à clés. Et, dans le fouillis de l'herbe, cette signature, en diagonale, tel un friselis, identifiée par l'acquéreur suivant qui l'avait nettoyée avec un mélange de térébenthine et d'huile de lin : Pierre-Auguste Renoir!

II

Mais, pour un trésor à sept ou huit chiffres, combien d'imitations de Vermeer, de Chagall et de Corot, et de certificats d'authenticité... jaunis au thé? Même les collectionneurs les plus avisés et les musées se feraient berner. Trente pour cent de faux, admet-on à mi-voix dans le milieu. Faut-il remonter jusqu'à la Renaissance où, déjà, les copies abondaient? Durant la Seconde Guerre, écouler des contrefaçons ou des répliques avait été le sport favori d'intermédiaires et de courtiers véreux. Dans la confusion, les spoliations, les ventes forcées et les fermetures de galeries, nombre de toiles douteuses ou de provenance incertaine étaient apparues sur le marché. Parfois à des prix records au milieu d'originaux. La peur, l'urgence ou les petits arrangements avaient fait le reste.

Si différentes techniques permettent aujourd'hui de séparer le bon grain de l'ivraie, elles sont complexes et coûteuses. On doit s'adresser à des labos, obéir à un protocole strict – analyse du bois, des clous et des pigments, rayons X, datation carbone –, et s'armer surtout de patience. Mais les experts eux-mêmes peuvent se contredire, leurs verdicts restent fluctuants. Comme, récemment, à New York, pour ce portrait du peintre florentin Francesco Botticini réattribué, après cinq siècles, à... Botticelli en personne!

Et sa cote de bondir de deux à cent millions de dollars. Lors des successions, il arrive aussi que les ayants droit se montrent retors ou amnésiques dès que les projecteurs s'allument. La vérité n'est pas toujours bonne à dire ou à entendre ! Toutefois, en affaires, il faut se montrer le plus rapide pour saisir l'aubaine. La main sur la proie ou plongée dans l'ombre. Quitte ou double.

Cette fois-là, intrigué, j'avais lâché ma galerie d'antiquaire, quai Voltaire, hélé un taxi pour Orly, et embarqué dans l'avion de 12 h 25 pour Brest. Mon rendez-vous était à 14 h 30 ce lundi d'octobre, devant un concessionnaire Citroën, sur la zone commerciale de Kergonan.

– Je passerai vous prendre et on ira plus loin, avait prévenu mon client.

Dès le début, ce dénommé Kerven, Abraham Kerven, s'était montré prudent. C'est ce qui m'avait plu. Il voulait garder la main. Apparaître le moins possible. Il s'agissait d'un bien de famille, une histoire de bord de mer, un legs pour un amour de vacances en quelque sorte. Non, il ne pouvait ni se déplacer jusqu'à Paris, ni se montrer plus précis, ni photo, ni e-mail, mais à l'évidence c'était *de main de maître*. Le plus simple : que je vienne constater de visu.

Sans doute mon client avait-il aussi besoin

de se rassurer en me rencontrant? Professionnel, de bonne réputation, j'avais des connexions à l'international. Mon interlocuteur se rappelait un article de *Ouest-France*, où la vente d'une collection d'art chinois m'avait valu de vibrants éloges. « Bastien Scorff, un Breton à l'assaut du Canada! », avait titré le quotidien. Dans une salle du musée des Beaux-Arts, à Montréal, j'avais pris la pose pour le photographe, smoking et nœud papillon, à gauche du conservateur en chef... Mais ce coup datait de quatre ans. Depuis, mon *business* périclitait. Je voyais arriver mon bilan comptable de fin d'année avec angoisse : pas mal d'impayés, une grosse ardoise chez maître Jossierand, un projet londonien avorté. De surcroît, mon divorce n'avait rien arrangé, frais d'avocat et recherche d'appartement. Et puis j'avais cet assistant dans les pattes, Donato, Donato Braga-Pereira. À cause de lui, je serai cité dans un imbroglio : du mobilier prétendument Empire revendu au château de Fontainebleau. Peut-être serai-je même convoqué au cours de l'enquête.

Las! Selon Kerven, il y avait de quoi hâter ma venue, j'étais le seul marchand sur le coup. La transaction nécessitait de la confidentialité. Et quelque chose me disait que...

– Le thème est délicat, vous verrez, si vous

m'assurez de votre... Pas un mot à quiconque, n'est-ce pas? Nous souhaitons rester anonymes, du début à la fin.

– Il s'agira dans mon agenda d'un aller-retour en Bretagne pour une visite, disons de repérage. Assez flou, comme ça.

– Idéal, vous m'avez compris. Et j'ai de quoi vous décider à venir. Si je vous annonce : Marie Henry, avec un y final?

Je réfrénaï mon excitation. Dans ce métier, il faut douter des affirmations péremptoires, vérifier par soi-même, prendre des garanties. Mais l'on doit aussi saisir toute possibilité, surtout lorsque les dettes vous étranglent.

Ce nom ne m'était pas inconnu : Marie Henry avait été liée à Paul Gauguin, lors de ses séjours finistériens. À la fin du XIX^e, une petite tribu de peintres avait posé à Pont-Aven et au Pouldu ses sacs et ses chevalets. Dans le cas du baroudeur, musées, collectionneurs ou investisseurs se battraient pour l'avoir. Ses toiles atteignaient des niveaux records. Encore fallait-il en être certain...

Car, pour cet artiste aussi, de fausses attributions avaient chamboulé la donne. Il y a peu, le Getty Museum, ayant acquis très cher une *Idole marquisienne*, avait dû la retirer de ses salles. Une confusion entre le « patron » et un imitateur.

Mais il y avait eu aussi avec lui d'insolents contre-exemples comme, quatre ans auparavant, cette huile, *Fleurs d'été dans un gobelet*, réapparue à New York. Signature conforme, période danoise, Copenhague, début 1885. Non pas un plagiat mais un véritable Gauguin ! Ainsi, depuis trente ans, ce paisible retraité de Manhattan sirotait-il son cappuccino matinal devant une pochade raflée trois billets de dix dans un videgrenier : coquelicots, fleurs de pavot et bleuets sur fond jaune. Aux enchères, son tableau, certes marginal, dépasserait le million.

En l'occurrence, Kerven, lui, ne demandait que trois cent mille euros, en liquide. Et vite. Très en deçà du marché. Ce qui était à la fois excitant et... problématique. Alors, naïf ou mythomane ? De quoi s'agissait-il ?

– Vous nous apporterez l'argent dans un sac de sport genre Adidas ou Puma, avait-il précisé, en pesant ses mots.

À croire qu'il visionnait trop de séries policières.

– Après avoir examiné l'œuvre, pris conseil, car je suis plutôt spécialiste en arts asiatiques, je vous ferai une offre.

– On trouvera toujours à s'arranger, n'est-ce pas ? conclut-il sur un ton appuyé. La somme en liquide ne vous pose pas de problème, j'imagine ?

– Un bordereau est obligatoire, avec inscription dans le livre de comptes.

– Vous verrez que, pour cette fois, ce ne sera pas nécessaire. Opération « Discrétion » !

Était-ce un Gauguin ou l'un de ses nombreux élèves, si prompts à l'imiter ? Une différence de un à trente. Une attribution contestable, une copie habile ou un chef-d'œuvre inconnu qui me remettrait à flot et changerait ma vie ?

J'y allai pour voir, harponné.

Le garage-concessionnaire Citroën alignait, en deux rangées crantées, une flotte de berlines à vendre, C4 Cactus et Nemo Multispace, dont les pare-brise bleutés, comme autant de pièces d'un puzzle, reflétaient chacun une fraction du ciel. Comme demandé, mon taxi me déposa sur le parvis, entre deux panneaux *Extension Garantie +* et *Contrat Service Compris*. Tournant sur eux-mêmes sous le vent, ils m'accueillirent en couinant.

L'arrivée de Kerven se fit à la seconde près, à croire qu'il m'avait guetté. Il conduisait une Berlingo Full Access, gris métallisé, une version avec rampe automatique et plancher décaissé, pour handicapés. Lui-même l'était. À l'avant, son fauteuil roulant occupait le siège du conducteur; des manettes au volant se substituaient aux pédales.

Il me fit signe de monter, me demanda d'attacher ma ceinture de sécurité, et nous partîmes en direction du Kentucky Fried Chicken, de l'autre côté du grand terre-plein.

– Je l'ai l'achetée chez ce concessionnaire, une occasion, j'en suis très content. Tellement fonctionnelle. Pourquoi s'embêter? Qui se douterait, vu de la route, que le bon Jésus m'a coupé les jarrets?

Il eut un rire singulier.

Kerven affichait une certaine corpulence. Soixante-cinq ans environ; un ancien costaud; roux. Mais je n'aurais pas dû me fier à son handicap, à son prénom batave, ni à sa chemise à carreaux fourrée dans son pantalon de velours, moins encore à ses yeux pâles qui clignaient dans la lumière. Derrière une apparence rustique, le bonhomme avait, je l'apprendrais vite, autant de ruse que d'aplomb. J'avais noté aussi ce pin's à son col : de profil, un cheval rouge et ailé, sans doute le Pégase de la mythologie grecque. Appartenait-il à quelque confrérie initiatique?

– Nos mères ont dû se connaître, monsieur Scorff, ou se croiser, commença-t-il en négociant le rond-point. La vôtre travaillait à l'hôpital Morvan?

– Infirmière, service du professeur Calmajis, en anesthésie-réanimation, répondis-je, surpris

par cette entrée en matière. Comment savez-vous que...

– La mienne tenait le restaurant en face, « Au beau paquebot ». Les équipes médicales venaient y déjeuner. Un poste d'observation, tous ces ragots. Brest est si petite, la pro-vin-ce. Enfin, je parle, je parle. Avez-vous faim ?

– Si vous voulez...

– On ne sert rien de consistant dans ces avions. Même sur Air France. J'avais prévu une halte dans le Kentucky, en face. Ça vous tenterait ?

D'un hochement, je fis comprendre que ça m'allait, il ne fallait pas contrarier le client, mon vol de retour n'était qu'à 20 h 35. Un choix inhabituel pour un premier rendez-vous. Qu'importe !

Sortant du rond-point, large et arboré, au milieu duquel s'érigeaient, semblables à des sculptures futuristes, d'anciennes balises retirées du chenal, Kerven tourna sur la droite, puis gara son véhicule sur une place réservée, au marquage bleu. Après m'avoir invité à descendre, il déverrouilla la rampe pour la mettre à niveau. Sitôt les sangles déclipées, il s'extirpa aisément, rompu à l'exercice. Il avait enfilé une veste molletonnée de chasse, dont l'une des poches débordait de grilles de parties d'échecs découpées dans des journaux. Et il s'était vissé de traviole un bonnet de marin Guy Cotten.